



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS  
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris  
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

# L'OBSESSION DE LA BELLE

par Henri DROIN - Préface de Edouard COSSERAT.

D'entrée, ces lignes qui disent l'homme :

« A partir de ce jour, je vais entreprendre une lutte secrète, continue, sournoise, implacable..., j'en fais le serment, je le jure : sabotages, destructions, évasions, tout ce qui sera bon dans le sens de nuire à l'ennemi ».

Nous sommes en septembre 1940. Du sein de l'immense cohorte des prisonniers emmenés outre-Rhin par leurs vainqueurs, l'un d'eux — il y en a eu d'autres — a dit non ! Il s'appelle DROIN, un gars des Vosges. Entre lui et le boche qui le cerne de tous côtés, pas d'atomes crochus. Aucun ! Dans son pays, dans sa famille on a de bonnes raisons pour cela, 1914 n'est pas si loin... Le prisonnier Droin est comme un hérisson, toutes pointes dehors : qui s'y frotte s'y pique. Il se piquera lui-même, car, c'est bien connu, on n'a rien sans rien : il devra tout arracher... en commençant, un jour, par le portrait du « Führer » qui le narguait en haut de sa paillasse d'esclave.

Sa première cavale, l'indomptable nous la décrit par le menu avec une étonnante précision, faite de coups durs répétés qui en décourageraient plus d'un, une lutte de tous les instants contre le sort et contre soi, heureux d'être sur les routes du Reich abhorré un EVADE en marche vers la France, sa France qu'il aime et qui lui manque. Qu'importent les petites poisses et les grandes peurs du chemin si la victoire est au bout !

Mais un jour vint où le fil d'Ariane cassa : Halt ! Papier bitte ! papier, schnell. C'était râpé. Le compte à rebours était à recommencer. Dans l'intervalle, une croix à porter... de longs jours de souffrance, un mauvais passage d'où le tirera son frère de misère, le camarade Ruski aux yeux verts (Voir l'extrait).

Mais le serment d'hier est resté gravé au-dedans de lui. Il s'affaire et se prépare à remettre ça : bis repetita placent. Le jour et l'heure venus, le risque bien pesé, il « râmine » avant le grand bond vers les quatre petits bras qui attendent leur papa, là-bas, au pays des sapins.

Quel courage, quelle intelligence et quelle ruse il va déployer pour vaincre ! De la lointaine Prusse on le suit dans sa course à la liberté, on tremble avec lui de peur, de froid, de faim — on a envie de l'aider, de lui souffler un truc, un conseil dans son impossible parcours : « ...après avoir tant payé, que par votre Grâce, mon Dieu, je gagne ». Le ciel l'exaucera et la terre lui fera écho, un jour, par le propos superbe d'une postière parisienne envers qui il se sent redevable : « Surtout pas question de paiement, c'est la France qui vous redoit ».

Le livre de Henri Droin est un livre fort et beau, à l'écriture « parlée », sans littérature ni philosophie, un témoignage : « J'écris comme je parle, simplement. Avec une sincérité totale j'ai exprimé l'authenticité des faits, ce n'est pas un roman ». On le croit, nous qui avons vécu ce temps et ces lieux de Germanie ! Et le préfacier du livre, Edouard Cosserat, Président des A.C.P.G. et des Evadés et Passeurs des Vosges, a bien raison de le recommander aux jeunes Français, car l'aventure de Henri Droin restera un exemple d'amour de la Patrie et de la Liberté, un exemple d'homme debout.

J. Terraubella.

Pierre DURAND, qui a lu ce livre et l'a beaucoup aimé, a tiré d'une correspondance avec l'auteur cet extrait d'une lettre d'un lecteur admiratif :

« Je vous fais tous mes compliments pour la qualité de cet ouvrage, véritable journal de marche et même si votre modestie doit en souffrir, je vous affirme qu'il est le meilleur dans le genre. Je l'ai lu avec la même passion que vous l'avez écrit, carte de l'Allemagne déployée et je vous ai suivi, dans vos longues nuits de marche et de souffrance. C'est un ouvrage qu'il faut faire connaître aux jeunes, non pas pour aviver des rancunes sur nos ennemis d'alors, mais pour qu'ils sachent ce que nous avons vécu ».

## COTISATION 1988

Amis, pensez-y vite. Pour vivre, l'Amicale et le Lien ont besoin de votre fidélité, de votre générosité  
Ne remettez pas à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui ! MERCI.

On peut se procurer(\*) cet ouvrage chez Henri Droin, 6, rue de Lorraine, 88110 Raon-l'Étape. Joindre un chèque de (75 F + 10 F de port) 85 F.

(\*) Ou chez Edouard Cosserat, 13, Quai Contades 88000 Epinal.

## CRUELLE EPREUVE (intertitre du Lien)

« C'est l'heure aussi du nettoyage de nos cambuses. Voisin des Russes, j'ai été désigné pour faire aussi celui de leur cellule.

Dans celle-ci, je constate qu'un des locataires a laissé sa capote. Pour quelle raison ? Volontaire ou non ?

M'en saisir et la déposer sur mon bat-flanc ne fut le fait que de quelques secondes, le gardien au centre de l'allée n'a rien remarqué.

La première idée, c'est de m'en couvrir, nous n'avons pas de couverture et il fait froid. En fin de journée, dans le petit enclos se trouvant juste au pied des escaliers du block, en compagnie de dizaines de cellulards dont quatre « Ruskis », j'attends l'arrivée des wachtmann qui doivent nous escorter. Ceux-ci tardent à venir, étant donné que la température est très au-dessous de zéro. J'enfile la capote du Russe que jusque là je tenais sur le bras.

Enfin voilà l'équipe, quatre espèces de soudards qui nous prennent en charge.

La petite colonne traverse le camp, arrive au portillon du parc des Russes, voisins de l'enceinte des disciplinaires où légalement je dois aller.

Ici, la division se fait plutôt par la force, les Russes tenant à rester avec les Français.

C'est alors qu'avant même que je réalise ce qui m'arrive, je suis moi aussi arraché du groupe, traîné autant que poussé à coups de crosse avec les Ruskos. J'ai beau crier, gesticuler, les gardiens sont les plus forts.

Comme un pantin, je suis balancé dans l'enclave des prisonniers de l'U.R.S.S.

Oui, c'est bien de ma faute, je n'avais pas prévu cela.

Dans les camps, les prisonniers ont tous des effets des diverses armées vaincues complétant ou non ceux qu'ils ont conservés, et cela, quelle que soit la nationalité.

Je porte moi-même en ce moment une casquette ou képi serbe et un blouson anglais. C'est sans y attacher trop d'importance que je m'étais emparé de cette capote, j'apprécie ce lourd manteau fait pour affronter les rudes hivers de ces pays du Nord.

Oui, les Allemands avaient fait main basse sur tous les équipements militaires des pays conquis et les avaient redistribués ensuite dans les stalags au petit bonheur la chance. Rien n'avait été perdu, des plus vieilles liquettes aux plus mauvais croquenots.

Tout à joué contre moi. D'abord les quatre Ruskis récalcitrants, puis les quatre autres abrutis qui n'ont rien voulu entendre.

Habitué à en voir d'autres, je ne prends pas tellement la chose au tragique, pensant que le lendemain, je parlerai au responsable allemand du block, que je lui expliquerai l'erreur.

C'était beaucoup me tromper.

D'abord, aucun prisonnier russe n'a le droit de causer avec un gardien. Par ailleurs, pas un de ceux-ci ne pénètre dans l'enceinte du camp russe, seuls les commissaires ou kapos font la loi dans les baraquements.

Le temps que j'y suis resté, je n'ai pas vu un seul Boche entrer dans le bâtiment, à l'exception du jour dont je parle plus loin.

La garde est cependant bien assurée, des sentinelles sont postées dans le chemin de ronde en plus des gardes vigilants des miradors.

Pour escorter les équipes qui se rendent au travail, ce sont les demi-brutes de la compagnie du stalag qui s'en chargent, des rebus de l'armée allemande. Impossible d'avoir un contact avec ces gorilles.

Le Russe qui me paraît être le chef de la baraque 41, celle dont je fais partie, est une espèce de butor, soumis entièrement aux vainqueurs.

J'ai essayé de parlementer avec lui, il n'a rien compris ou rien voulu comprendre. Comme j'avais l'air d'insister, il m'a fait voir sa cravache.

C'est avec ces engins qu'il mène ses compatriotes, c'est un commissaire du peuple dans son pays, des hommes d'une race spéciale.

D'ailleurs il ne peut rien, ses rapports avec les responsables allemands se limitent à l'ordre et à la fourniture de la quantité de bétail humain demandé pour le travail, ou encore à la distribution de la soupe.

Mais malgré tout, lui et quelques fidèles ont absolument tous les droits sur leurs compatriotes. Avec sa cravache, il règle tous les différends intérieurs.

Voilà donc où j'en suis. Dans quel piège suis-je tombé ? Que faire ? Une fois de plus, je me trouve en face d'un difficile problème, d'autant plus grave que c'est de ces baraques que chaque jour part la bonne centaine de cadavres qui, du calcium de leurs carcasses, vont engraisser les terres prussiennes.

Devant cette nouvelle situation, je ne sais vraiment comment réagir.

Je suis dans l'impossibilité de causer avec l'un des gardes qui escortent nos corvées, ils ont dû sélectionner les plus bouchés.

Par ailleurs, c'est aussi un risque d'essayer de converser avec l'un d'eux, une tentative a failli tourner mal, mes frères de misère me prenant pour un traître. Qui me sortira de là ? Je ne vois rien... A moins que cela se fasse par la grande porte, dans le tombereau, comme ce sera sans doute le sort de beaucoup de mes voisins.

-0-

Chaque matin, un tri se fait et les moins faibles sont désignés pour aller au travail. Etant encore de ce nombre, je suis bon chaque jour pour le départ de la corvée.

L'équipe dont je fais partie empierre un chemin autour de la nouvelle caserne : la « Panzer-Kaserne ». Celle-ci est située à mi-chemin entre la ville et le stalag, juste en haut du piton qui domine Neubrandenburg. La plupart des occupants sont très jeunes, à peine dix-huit ans, ce sont les futurs conducteurs de chars.

J'illustre mon bref séjour dans ce super bain de scènes auxquelles j'ai assisté de près.

Sur le chemin qui nous conduit au lieu de travail, il y a un énorme dépôt de betteraves sucrières. Certaines débordent presque sur le chemin de terre que nous longeons. Un Russe en attrape une au passage. Un de nos gardes, se servant de son fusil comme d'une massue, a frappé l'homme à la tête. Celui-ci s'est effondré, le crâne certainement défoncé. Un suivant ayant essayé de récupérer le légume a eu droit lui aussi aux coups de la même brute.

Dans le troupeau humain que nous formons, le droit à la vie est moins que rien et ne compte absolument pas.

Un autre jour, nous étions une vingtaine échelonnés sur un bout de chemin, travaillant avec pelles et pioches, le dos baissé, quand vinrent à passer cinq Polonais. Ceux-ci sont toujours en uniforme, mais depuis un certain temps, ils circulent librement, sans être escortés.

Où vont-ils ? Sans doute rejoindre leur lieu de travail.

Passant à la hauteur de mon voisin le plus proche, l'un de ces Polonais sort une poignée de cigarettes de sa poche, de ces petites cigarettes polonaises faites d'une pincée de tabac à l'extrémité d'un embout de carton cylindrique. Ces cigarettes tombent entre nos jambes.

Bien que le geste du donneur ait été discret, je l'avais remarqué.

Ne fumant pas, je ne me suis pas baissé mais je suivais de mon regard le généreux donateur. A peine avait-il parcouru quelques mètres qu'un coup de feu claqua juste derrière ma tête.

Un de nos gardes a dû, comme moi, observer le mouvement du Polonais et sans pitié, sans une parole, a froidement visé le malheureux, tué presque à bout portant. La balle a touché l'homme entre les deux épaules, l'entrée apparaît à peine. L'homme pivote sur lui-même, comme pour fixer à jamais l'auteur du meurtre. Le visage, qui était devenu rouge intense, est passé aussi vite à une extrême blancheur. J'ai encore le temps d'apercevoir, dans la seconde même avant qu'il ne s'écroule, un trou béant de la grosseur du poing au milieu de la poitrine d'où le sang jaillit à flots.

Quelle différence de geste, de mentalité entre celui qui par pitié donne à plus malheureux que lui, et l'autre qui, sans aucune hésitation, tue pour le plaisir de tuer !

Sanctionner de la mort cette modeste action de solidarité, il n'existe aucune excuse pour ce crime qu'aucun règlement ne saurait justifier.

L'horreur de ce nouveau meurtre nous bouleverse tellement tous que d'un commun accord, nous cessons

le travail. Les coups pleuvent. Tant pis, tuez-nous plutôt tous !

C'est aussi là que je constate la différence entre nos deux civilisations, celle des Russes et la nôtre.

Sous les coups, le Russe ne dit rien. Stoïque, il baisse l'échine, subit sans se rebiffer. Est-ce l'habitude ? ou quoi ? Ce n'est pas la peur. Est-ce une épidémie ? Est-ce causé par la mauvaise nourriture ? Presque tous mes compagnons ont la dysenterie, malades au point que beaucoup n'ont plus la force de se lever pour aller faire leurs besoins.

Alors ils font à même le lit, parfois sur la planche qui le borde.

Il s'ensuit une puanteur repoussante qu'on a du mal à supporter, surtout au moment où nous rentrons de corvée.

Quant à moi, de ce côté, ça va encore, j'ai dû être immunisé contre cette maladie par celle subie à mon arrivée au camp.

-o-

Un fait nouveau, aujourd'hui, dans notre demi-baraque (celle-ci étant divisée en deux) : nous avons eu droit à un rabiote de soupe.

Est-ce un bon signe ou quoi ? Cela ne s'était jamais produit.

Ce soir, en rentrant, j'ai trouvé mon voisin de lit raide. La mort lui avait laissé un visage grimaçant. Depuis deux jours, il ne se nourrissait plus. Un de moins. Ici, nul n'en tient cas. J'ai fait comme les autres, je me suis bien gardé de la signaler, pensant pouvoir disposer de sa ration. Cela est courant dans cette baraque, mais ce n'est pas moi qui en ai profité. Les sbires du Kapo devaient guetter. C'est une règle établie entre eux, ne déclarer les morts que quelques jours après leur trépas. Cela leur permet d'avoir le triple des autres, et de maintenir leurs forces.

Cette situation ne pouvait s'éterniser. Devant cette mortalité chaque jour plus grande, les autorités, peut-être inquiètes que la contagion de ce mal ne gagne l'ensemble du camp, ont pris la décision suivante :

Bien avant que le camp ne s'éveille, bien avant le lever du jour, un important détachement de Feldgrau, peut-être un tiers de l'effectif du corps de garde, a fait irruption dans notre « écurie », provoquant le branle-bas comme s'il y avait le feu.

Réveillés par les hurlements de la meute verte, ne sachant ce qui arrive, le mot « Feu » est clamé, stimulant les moins faibles avant qu'ils ne risquent de rôler, alors que les plus faibles s'abandonnent à leur sort, n'ayant plus la force de se redresser, c'est la rançon du climat de ce temps-là.

J'indique qu'en 1942, à Châteauroux, j'ai signalé ces faits aux officiers et aux personnalités ; à chaque fois, mes paroles ont été mises en doute, même tenues pour mensongères et ayant un caractère de chantage. Alors, inconscience ou incrédulité, quelle qu'en soit la cause, j'ai compris que l'on ne me croyait pas et à partir de ce moment, j'ai gardé tout cela pour moi.

Je reviens à la baraque où les soudards s'agitent avec leurs torches, ce qui laisse à penser qu'ils veulent détruire la baraque infectée, devenue pire qu'une porcherie, où les excréments gluants sont répandus un peu partout et surtout aux abords de l'unique W.C. qui était inapprochable le soir. Plus tard, je me suis posé la question : que sont devenus les plus faibles ?

Les autres ont gagné le terre-plein devant le baraquement.

Là, nous devons quitter nos frusques, les jeter dans un tombereau amené pour cette opération.

D'après ce que ma pauvre tête me permet de comprendre, nous devons nous rendre à la désinfection, c'est-à-dire qu'après avoir été tondus de partout, nous devons passer sous l'eau des douches additionnées de désinfectants, puis, au bout de la chaîne, nous devons recevoir des effets stérilisés propres, comme ce fut le cas à notre arrivée.

Mais ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi on nous fait quitter nos vêtements sur ce terre-plein, alors que les bâtiments plutôt rudimentaires du centre de désinfection se situent à près de deux kilomètres de là, hors du camp, un peu avant le champ des morts décrit auparavant.

Je ne peux alors m'empêcher de penser, au cours de la course que nous sommes obligés de faire pour nous y rendre, que c'est peut-être là, dans la fosse commune et sous la chaux, avec une balle dans la tête, comme tant d'autres, que nous subissons notre dernière désinfection.

Cependant, notre colonne de nudistes, sous le harcèlement des hommes en uniforme, dont certains ont en main une corde pour flageller les plus lents, cette colonne donc a bifurqué et emprunté le chemin qui conduit au centre de désinfection.

Le défilé de fantômes continue dans la brume du jour naissant.

Malgré les coups, les trainards sont nombreux. Un tombereau prévu suit, sera-t-il suffisant pour contenir tous ceux qui tombent au cours de cette marche hallucinante ?

Un grand nombre est pourtant arrivé ici, dans cet enclos barbelé par lequel on accède au grand baraquement des douches. Une bonne centaine d'entre nous s'y sont engouffrés ; n'en pouvant contenir plus, les portes ont été refermées, les cinq à six cents autres sont là, dehors, dans l'attente.

C'est dans cet enclos que nous avons déjà passé les trois premiers jours de notre arrivée dans ce stalag, à la belle étoile comme aujourd'hui. Il n'y avait pas d'abri, mais cela se passait au mois de juillet et nous n'étions pas nus. Tandis que ce jour il fait froid, la température est sans doute trop basse pour que la neige tombe, seules quelques paillettes voltigent.

Après réflexion, je suppose que l'épreuve de cette course nous a été imposée dans un but bien précis : éliminer les plus faibles, les plus atteints, une manière radicale et bien allemande de ne pas s'embarrasser des non productifs. Dans cette idée, l'opération a réussi mieux que prévu.

Mais je peux croire que la suivante, bien que plus terrible, n'a été cette fois due qu'à des circonstances imprévisibles et malheureuses.

Mais je reviens à notre calvaire.

Ne jamais être dans les derniers pas plus que parmi les premiers, tel est le principe que j'ai adopté, quand je peux toutefois m'y tenir.

Depuis que je me trouve dans ce monde d'esclavage, pour la première fois cette méthode n'a pas été la bonne, puisque les plus avancés sont à couvert et vont suivre la chaîne : tonte, puis lessivage, avant de recevoir des habits.

Cela se passe toujours dans un temps record.

Dans l'attente, je suis arrivé à bien me placer pour la deuxième fournée, au milieu de la grappe humaine massée contre la porte.

C'est alors que pour notre malheur survient un contre-temps : les tuyaux d'arrivée d'eau ont éclaté en plusieurs endroits.

Les Polonais, premiers prisonniers de ce camp, en sont devenus les fonctionnaires. Ils s'activent bien dans la mesure de leurs moyens pour réparer, mais sous l'effet de la pression, ça saute ailleurs. Toute une partie de la matinée se passe dans la hantise de l'espoir que la porte va s'ouvrir d'une minute à l'autre. Il faut donc se tenir là, prêt à entrer.

Hélas, ça ne marche toujours pas, d'autres conduites ont sans doute sauté.

Alors germe en moi l'idée, comme sans doute chez mes compagnons, que l'atroce, l'horrible vérité est qu'ils vont nous laisser crever là.

Nous restons cependant encore agglutinés contre la paroi de l'établissement mais les plus exposés, pour une cause ou une autre, abandonnent l'attente et avec tout ce qui leur reste de force ou de courage, se mettent à marcher ou à courir.

A mon tour, je quitte la place. Nous criions vers les gardes qui, en dehors des barbelés, n'ont guère plus chaud que nous, bien qu'ils aient allumé un brasero. Nous les supplions de nous ramener, mais autant parler à des blocs de granit, ils attendent des ordres !

Des heures s'écoulaient encore, nous pensions mourir tous là, c'est déjà fait pour certains. D'autres agonisent, se tortent dans les affres de la mort.

Je n'ai même pas la ressource de prier, je l'ai fait pourtant en d'autres circonstances difficiles, mais contre l'inacceptable, la résignation n'est pas bonne, il faut se défendre contre soi-même.

Au centre de l'enclos se trouve une grande cuve ronde dont le contenu n'est plus qu'un bloc de glace qui a fait éclater les cercles de gros fer plat ceinturant cette cuve.

Quelques-uns d'entre nous se sont emparés de ces fermetures, et après les avoir fractionnées par plisages successifs, se servent alors de ces tronçons pour attaquer le sol.

### « LE 8° ZOUAVES »

Son Amicale - Ses activités

Son bulletin de liaison « Le Vieux Chacal »

Renseignements : Pierre PROTHIN,

20, Place de la Chapelle  
75018 Paris Tél. 42 06 47 77

D'abord lent à comprendre, j'ai enfin réalisé qu'ils voulaient faire un trou pour s'y abriter.

Aussi vite, je me procure un morceau de ferraille d'une trentaine de centimètres sur environ huit de large, sans pour autant croire que je réussirai à mener à bien ce travail, mais plutôt pour m'activer et m'accrocher à une tâche. J'essaie donc de percer la terre, mais celle-ci est gelée sur plusieurs centimètres d'épaisseur. Je m'y prends maladroitement et suis sur le point d'abandonner lorsqu'un grand Russe me prend alors l'outil des mains et par des mouvements de vrille, il parvient à percer la croûte gelée. La terre entièrement sableuse se laisse alors creuser facilement.

La gamelle est inséparable du prisonnier russe. C'est le seul objet que nous avons conservé avec nous, à part les chaussures. La gamelle fait partie de la vie, celui qui n'en a pas passe à côté de la distribution de soupe.

Cela m'est arrivé et il fallait surtout ne pas l'abandonner un seul instant sinon elle était volée, et c'était toute une entreprise pour s'en procurer une autre, il en était ainsi, en ce temps-là, dans ce block de P.G. russes.

C'est donc avec nos gamelles que nous puisons le sable que le fer a remué comme le feraient des enfants sur la plage avec leurs petits seaux.

Lui pioche, moi je puise pour sortir rapidement cette terre sableuse, sans même échanger une parole.

Sur ces entrefaites, un tombereau de vieilles couvertures vient d'être déchargé à l'entrée de l'enceinte barbelée. C'est la ruée des vivants sur le tas.

Les couvertures sont à ceux qui peuvent les arracher, au petit bonheur la chance, et cette attribution nous indique que la fin de notre martyre n'est pas arrivée. C'est donc d'un commun accord que le grand Russe et moi redoublons nos efforts. Nos mains sont en sang et nous avons alors déchiré une bande de couvre-pied dont nous avons entortillé la moitié de la ferrure pour faciliter son utilisation.

Une fois le trou assez large pour s'y enfoncer facilement, nous minons sous l'épaisseur gelée un tunnel au-dessus duquel la terre durcie par le gel forme une voûte.

Ce dur labeur nous aide à supporter le froid et à vaincre, et c'est cela peut-être le plus important.

Après plusieurs heures, le trou s'est bien élargi, ce qui nous incite à persévérer.

Vers seize heures, le terrier est pratiquement terminé, il nous faut cependant l'agrandir quelque peu pour loger un troisième larron qui lui, détient deux couvertures.

A trois dans ce gourbi, nous résisterons mieux au froid.

Comme je l'ai déjà noté plus haut, tout se passe sans dire un mot, pas plus que dans l'ensemble de l'enclos. A quoi bon geindre devant un mur ? Seul parfois un cri lugubre s'élève, et vient troubler l'impressionnant silence, c'est le dernier d'un mourant qui hurle comme pour marquer son refus de changer de monde.

Après quelques essais et petites modifications, nous avons réussi à nous installer, une couverture en dessous de nous, les autres au-dessus de nos têtes.

La nuit arrive et notre situation n'a pas changé.

On entend les allers et retours d'une camionnette, ce qui nous fait supposer que l'on essaye de réparer.

Réflexion faite, je suppose que si j'ai pu supporter cette épreuve, c'est que le corps refroidi à l'extrême perd sa sensibilité et ne sent plus les morsures du froid. C'est je pense ce qui m'a permis de tenir sans ressentir trop de douleur. Ceux qui n'ont pas eu la force de réagir, soit par faiblesse, soit par fatalisme, se sont laissés mourir par engourdissement et sans aucun doute même sans trop souffrir.

Le jour se lève dans ce coin d'Allemagne. La vision qu'il nous offre est insoutenable, c'est une véritable hécatombe.

Oui, nous avons passé la nuit dans ce terrier, nos corps n'ont fait qu'un.

Je suis ankylosé de partout, les deux autres ne sont pas mieux arrangés que moi. Nous avons du sable dans la bouche, dans les oreilles, sur toute la peau, mais nul ne se plaint : à quoi bon ?

Il m'est bien difficile d'écrire toute l'horreur de cette situation, comment décrire des faits si peu croyables ? Cela me coûte de les raconter, pourtant cela a existé, il y a des témoins.

Ce sont peut-être des nôtres qui ont ramassé les cadavres de ces jours-là, et je pense à Raymond Gilot, notre porte-drapeau national, qui en était.

Longtemps des cauchemars m'ont réveillé, et une fois réveillé, je vivais la réalité ; pire encore que le cauchemar.

Les rescapés (il y en a eu tout de même), sont ceux qui ont su se préserver comme nous, ou qui se sont protégés en s'agglutinant le long des bâtiments, enroulés dans leurs couvertures.

N'étant pas parvenu à faire fonctionner l'installation, les Polonais ont placé à l'intérieur du baraquement un grand cuveau d'environ un mètre de haut sur un mètre cinquante de diamètre, rempli d'un liquide tiède mais blanc, comme un lait de chaux, sans doute de l'eau additionnée d'un désinfectant. Chacun de nous doit y faire trempette.

Malgré la présence d'un sous-officier allemand, le premier que je vois depuis que je suis dans ce bourbier, je réussis à me soustraire au plongeon.

Dans la confusion, j'ai échappé au contrôle en tournant autour du cuveau et le feldwebel hilare, heureux d'assister à la scène finale, n'y a rien vu : mourir pour mourir...

Après la tonte en série, les rescapés ont été placés sur trois lignes séparées, selon la taille de chacun, en vue de recevoir à la chaîne des effets qui leur iront à peu près.

S'ils sont propres, on ne peut pas dire qu'ils sentent le patchouli, c'est plutôt une forte odeur repoussante, celle bien sûr des produits employés pour leur désinfection : formol, soufre, ammoniac ou autres. Je n'en connais pas la formule.

Habillés à nouveau, tant bien que mal, les pauvres diables reforment une colonne réduite d'êtres que l'on peut à peine encore appeler des êtres humains. Pour ceux-là, c'est le retour au camp, bien que beaucoup puissent à peine se tenir debout, mais il faut marcher.

C'est dans une autre baraque que nous arrivons.

J'ai failli tomber et si l'homme qui m'a aidé à faire le trou ne m'avait soutenu dans les derniers cent mètres, je m'effondrais, ne pouvant plus mettre un pied devant l'autre.

Combien sont-ils restés, soit sur le terrain, soit sur le chemin ? je n'en sais rien, mais je suppose des centaines. Peut-être que la moitié d'entre nous seulement a pu revenir là où nous sommes.

Pour se venger de leurs pertes sur les fronts russes, les Allemands font sentir leur haine. Mais eux non plus, là-bas, ne sont pas gâtés.

Pour ceux qui, comme moi, en sont sortis, nous en ressentons les séquelles tout au long de notre vie.

Des années après ces événements, mes oreilles pèlent encore à la même saison comme pour me rappeler les faits, mais ce qui est plus grave, c'est que je suis devenu sourd après être resté malentendant des suites du froid subi pendant ces heures cauchemardeuses.

-o-

A l'arrivée, une espèce de soupe nous est livrée, distribuée par d'autres forçats déjà là. Bien qu'affamés par près de quarante-huit heures de jeûne, c'est à peine si nous y pensions encore.

Quand à moi, je me trouve mal, il me faut faire de grands efforts pour avaler cette soupe pourtant claire, ma gorge me semble rétréci.

Le lendemain, je suis plus mal encore, je dois avoir la fièvre. Ma tête est entièrement congestionnée au point que j'ai l'impression de ne plus la sentir, comme si elle était de bois. Aucun son ne m'arrive, on pourrait m'arracher les oreilles sans que je le sente.

Bien sûr, il n'est pas question de se faire soigner, il n'y a pas de médecins chez les Russes.

Heureusement, dans ce mauvais passage, j'ai une

chance  
tout de  
pas l'u  
venu à  
litière,  
de san  
pas, c  
grande  
plus qu  
force  
m'oblig  
de pai  
grande  
friches  
ce car  
chargé  
comme  
aména  
Da  
en gui  
la boit  
c'est v  
qui so  
Il  
tion, il  
pouvor  
gestes,  
Il  
trouve  
qu'auc  
fait ch  
u'ils l  
pour se  
de veil  
sement  
Co  
temps  
en pei  
Ma  
Je  
décong  
Le  
morts  
ont se  
nourrit  
Me  
au trat  
Il  
planch  
en pre  
peux a  
42  
Qu  
mando  
à Var  
inoubli  
camara  
trouvai  
Raymo  
30, le  
ainsi c  
notre l  
ex-Par  
rassem  
Je  
Vesoul  
LECOM  
monde  
une pl  
on par  
de BE  
Po  
condée  
long d  
venirs  
chez n  
le soir  
42 ans  
l'album  
Ce  
excurs  
taient  
de Fon  
Montsc  
d'Equit  
vignero  
Jo  
Loire.  
c'était  
21003  
rassem  
doyens  
Ma  
réussi  
bonne  
ces ci  
- N  
Bresse,  
Sigmar  
8 jours  
mens i  
- M  
l'ai re  
WELTE  
l'avant  
CARNÉ  
No  
Marie-  
le seco  
Havre.

chance, celle d'avoir trouvé un camarade, un frère. Il a tout de suite compris au premier contact que je n'étais pas l'un des leurs. Est-ce pour cette raison qu'il est venu à mon aide ? Il est maintenant mon voisin sur la mitière, il est très attentionné à l'égard de mon état de santé. Sans lui, la plupart du temps, je ne mangerais pas, c'est lui qui me ravitaille car là aussi, c'est la grande défense ; aide toi, le ciel ne t'aidera pas. D'autant plus qu'au fil des jours, je me sens de moins en moins la force de me lever, même celle de manger. Alors il m'oblige, m'encourage à le faire. Il émiette ma ration de pain dans cette tisane, décoction de feuilles d'une grande plante qui pousse à l'état sauvage dans les friches ou à l'orée des bois. A mon premier séjour dans ce camp, en octobre 40, j'ai fait partie d'une équipe chargée de la récolte. On traite ces plantes en séchoir comme du tabac, une baraque à l'entrée du camp est aménagée pour les recevoir.

Dans l'ensemble du camp, cette tisane est servie en guise de café du matin. Mon frère russe m'oblige à la boire chaude, il m'en procure autant qu'il le peut, c'est vraiment un frère, ou plutôt une mère, en somme, qui soigne son enfant malade.

Il ne connaît pas mon nom. Pour attirer mon attention, il dit « Kouk ! ». Aucune importance si nous ne pouvons causer ensemble, nous nous comprenons par gestes, avec une sorte de communion d'esprit.

Il n'est certainement pas le premier venu, je le trouve d'une classe différente de celle des autres ; bien qu'aucun insigne de grade ne se remarque sur lui, il fait chef. Ses compagnons me donnent l'impression qu'ils lui obéissent sans discussion. Quand il me quitte pour se rendre au travail, il charge un de ses camarades de veiller sur moi ; la consigne a toujours été rigoureusement respectée et suivie, je peux l'affirmer.

Combien y a-t-il eu de tours de cadrons pendant le temps où je suis resté sur mon grabat ? Je serais bien en peine de le dire...

Maintenant, je me sens mieux, je reprends le dessus.

Je tousse, je crache beaucoup, ma tête semble se décongestionner, mais j'ai beaucoup de mal à entendre.

Les autorités ont sans doute compris que tous ces morts seront autant de main-d'œuvre en moins, car ils ont sensiblement augmenté nos rations journalières de nourriture.

Mon Ruski a tenu à ce que je me remette à aller au travail.

Il a raison. Au lieu de grelotter entre les quatre planches de mon grabat, où ce qui me reste de moral en prend un coup, ou de traîner dans la baraque où je peux alors être considéré comme valide par le Kapo

russe et de ce fait être pris pour exécuter les plus sales et répugnantes corvées, il vaut mieux pour moi sortir de ce lieu autant que possible.

Quant à refuser les corvées intérieures, ce serait se mettre à dos ce genre de commissaire, ce salaud est encore plus mauvais que les Allemands.

Dehors, c'est se trouver aux intempéries, mais au moins on a une certaine activité : marcher, revoir la nature, c'est là reprendre goût à la vie.

Routes à empierrer, fossés à creuser, le travail ne manque pas autour de la nouvelle caserne. C'est donc là que se passent nos activités de bagnards, celles de ma nouvelle sortie.

Ce jour-là, le groupe dans lequel je suis se trouve en chantier devant une petite porcherie, dépendante des communs de la caserne. Avec les restes des assiettes de la garnison, les râclures des ustensiles et autres déchets de cuisine, l'intendance engraisse une demi-douzaine de gorettes.

Nous avons assisté à l'arrivée des bidons contenant cette « ragougnasse » comme on dit dans les Vosges. Tout d'abord, quelques culottés parmi les plus proches se sont enhardis et avec leurs inséparables gamelles, ont puisé dans les récipients. N'étant qu'à deux pas de moi, moi aussi j'ai rempli ma boîte, d'autres ont suivi le mouvement, même après que les bidons ont été déversés dans l'auge. Cela n'a duré qu'un temps court. Au début amusés, ricanant joyeusement du spectacle, nos gardiens se sont brusquement repris, et à coups de crosses nous ont vite fait reprendre le travail sur le chantier.

Voler aux cochons leur nourriture, voilà où nous en sommes arrivés !

-o-

Chaque retour au stalag se fait quand la nuit est déjà venue. Toute la traversée du camp s'impose donc pour la trentaine d'hommes que nous sommes. Dans la grande allée centrale où nous cheminons, il nous arrive fréquemment de doubler ou de croiser d'autres groupes, en majeure partie français.

Après y avoir longuement réfléchi, j'ai pensé que la seule manière de me sortir de là serait de passer d'une colonne à l'autre. Avec un peu de chance et assez d'habileté, cela me semble possible, surtout avec la nuit comme complice. Bien sûr, nous sommes particulièrement bien encadrés, flanqués de trois gardes de chaque côté de notre colonne.

Par gestes et figurations, je fais part de mon projet à celui que je considère comme mon ami. Celui-ci, après un temps de réflexion, m'encourage dans ce sens et

se propose de m'aider à réaliser l'entreprise.

Comme je l'ai déjà dit, cet homme a un certain ascendant sur ses compatriotes. Pour arriver à gagner la partie, il me faut, sinon leur concours, tout au moins leur passivité complice.

Ensemble nous cherchons comment profiter de la prochaine occasion.

C'est mon ami qui fixe la manière d'opérer.

Selon lui, je dois me placer au centre du groupe. Au retour du travail, il me fait placer au milieu de la ligne centrale, lui se place à ma hauteur mais sur celle de gauche. Il en est ainsi depuis que nous avons retenu la manœuvre. Il s'est chargé de la direction de l'affaire, je lui fais confiance.

Peu de jours plus tard, là-bas devant nous, sur notre gauche, une soixantaine de gars occupent une partie de la chaussée, ce sont des Français.

Le moment de passer à l'action est donc arrivé, pas une minute à perdre.

Tout en marchant j'échange ma place avec la sienne.

Est-ce par hasard, ou par quelque ordre mystérieux que je n'ai pas pu percevoir moi-même, voici que les rangs de notre colonne s'écartent sensiblement pour se porter plus au centre de l'allée vers la gauche, prête à frôler l'attroupement des Français qui eux, sont à ce moment arrivés à la hauteur de leur baraquement et commencent à se disloquer, produisant ainsi une légère pagaille bien de chez nous. La légère poussée de mon ami me signale que l'instant est venu, j'ai à peine le temps de lui saisir la main tout en y marquant une forte pression que tout est terminé.

Je suis passé juste derrière le gardien marchant au centre. Celui placé en fin du groupe ne s'est aperçu de rien, pas plus d'ailleurs que mes frères au milieu desquels je me suis vite fondu.

Avant d'entrer dans leur baraquement, j'ai encore le temps de me débarrasser de ma capote russe, d'un gris-blanc, nouvellement reçue et que par prudence je jette sur l'escalier de la baraque.

Qui pourrait deviner ce qui vient de se passer, d'autant plus que le lot n'est pas amputé d'un manquant, mais au contraire qu'il compte un numéro de plus ? Une chance par surcroît, je suis tombé dans la compagnie des transitaires, ou compagnie de passages, c'est en son sein que se regroupent les disponibles, ceux des kommandos dissous, ou ceux encore qui sont libres après un séjour à l'hôpital, je n'aurai donc pas d'explication à donner sur ma présence dans cette unité mouvante. Beaucoup parmi mes frères ne sont pas plus épais que moi et je ne dépare pas l'ensemble » (...)

## ENGELSWIES 42 ANNÉES APRÈS

Quinze années après la première réunion du kommando 21003 d'Engelswies, le 16 juillet 1972, avait lieu à Varennes-sous-Montsoreau une deuxième réunion inoubliable. Pendant cinq grandes journées, cinq anciens camarades sur les dix du kommando de 1941 se retrouvaient en compagnie de leurs épouses : André et Raymonde GUENIOT, de Romilly, arrivaient le jeudi 30, le vendredi Christiane et Lucien LAIGNEL, du Havre ainsi que Germaine et Marcel AUBERT, de Beauvais, notre homme de confiance, et Simone et Jean ALLI, des ex-Parisiens résidant à Briollay. Le cinquième jour du rassemblement étant prévu pour le dimanche 2 août.

Jean PIETRA, de Maranvillers et Paul LIEGEON, de Vesoul s'étaient excusés auprès de Mariette et Maurice LECOMPTE qui recevaient avec joie tout « ce beau monde ». Bien entendu, en ce dimanche 2 août il y eut une pieuse pensée pour les disparus depuis 1972 et on parla souvent des absents, de BOISSON, de SARTORY, de BEBERT que nous recherchons toujours.

Pour ce repas de retrouvailles, Mariette bien secondée par Raymonde se surpassa ainsi que tout au long du séjour. L'ambiance était au maxi, que de souvenirs évoqués !... les bons et les mauvais moments chez nous paysans allemands ! Et puis nous regardions, le soir, « Stalag 13 » sur Canal + ! Nous étions revenus 42 ans en arrière — de nombreuses photos vont garnir l'album réservé à Engelswies et Sigmaringen.

Ces journées furent bien chargées en visites et excursions pour ceux qui ne connaissaient pas ou voulaient revoir l'Anjou. Que ce soit la visite de l'Abbaye de Fontevault, les panoramas et les châteaux de Chinon, Montsoreau et Saumur, la visite de l'École Nationale d'Équitation et les rendez-vous « dégustation » chez les vigneron du Saumurois, etc.

Journées ensoleillées, climat habituel du Val de Loire. Mais il y a une fin à tout. Le mardi suivant c'était l'au revoir général. La pancarte du Kommando 21003 prenait la direction de Beauvais pour un futur rassemblement chez Germaine et Marcel AUBERT, nos doyens.

Mariette se joint à moi pour vous remercier d'avoir réussi ensemble ce deuxième rassemblement et de la bonne ambiance et compréhension qui ont régné durant ces cinq jours de cohabitation.

Nous souhaitons que Raymond WELTE, de La Bresse, ait retrouvé la bonne forme, notre voisin de Sigmaringen en vacances en Anjou a dû repartir 8 jours avant notre rassemblement pour faire des examens médicaux chez lui.

M. et Mme DULONG, de Beaufort-en-Vallée, que j'ai revu aux obsèques du beau-père de Maryvonne WELTE, adressent leurs amitiés aux congressistes de l'avant-dernier voyage en Corse.

Maurice LECOMPTE.

### CARNET

Nous apprenons la naissance de NICOLAS chez Marie-Françoise et Pierre LAIGNIEL. C'est, après Anthony, le second petit-fils de Christiane et Lucien LAIGNIEL, du Havre. Nos compliments.

## XVIII<sup>e</sup> VOYAGE P. G.

Je ne m'étendrai pas longuement sur ce XVIII<sup>e</sup> voyage P. G.

Cette belle Bretagne est trop connue. Quels merveilleux coins ; la visite de l'île de Jersey s'est déroulée normalement : rapide traversée sur le « Condor », peu de dégâts ! Visite de Saint-Hellier, le tour complet de l'île en car (petit car conduit d'une façon impeccable par un volubile chauffeur, confort douteux).

Le vendredi a été la journée « noire » du voyage : pluie fine et à Loquerec, après la traversée de Morlaix, l'accident s'est produit. L'épouse de notre sympathique ami MOULEROT a fait une chute malencontreuse. Plusieurs fractures : bras, coude, genou (côté gauche). Fort heureusement l'Assurance-Assistance a pris immédiatement l'affaire en main : docteur, injection calmante, ambulance, clinique de Morlaix.

Aux dernières nouvelles, après un séjour dans cette clinique, Mme MOULEROT, par ambulance, avion jusqu'à Satolles, a été dirigée sur une clinique de Chalons-sur-Saône. Les opérations ont eu lieu et maintenant une longue convalescence, avec de pénibles séances de rééducation, vont lui permettre de retrouver sa vie familiale.

Mme MOULEROT dans sa lointaine clinique de Morlaix a été très touchée par cet envoi de fleurs... tous les passagers ont participé à cette manifestation de sympathie ; une fois de plus, dans de tristes circonstances, l'Amitié P. G. s'est manifestée. La famille MOULEROT vous fait part de ses remerciements.

Il convient de souligner également à cette occasion le dévouement de notre brave chauffeur « Loulou » ; il fait partie de la famille puisque sur les 18 voyages, il en a effectué 14. Notre brave camarade Raymond a tenu et tient encore à le féliciter.

Un record : cette famille a pris part à tous mes voyages, sauf un : Rome ; l'an dernier peu avant le départ un jeune automobiliste imprudent s'était jeté contre la voiture de nos amis...

La Haute-Marne, toujours bien représentée, a vu ses postulants contraints à l'abandon. Notre ami de toujours, TRINQUETTE et Mme, sont restés au pays ; stage à l'hôpital pour le mari. L'autre représentant : LEMOINE, déjà défailtant pour Rome, a été victime d'un lumbago.

Ils ont pensé à nous ; nous également, en buvant le verre de l'Amitié ; nos vœux de prompt rétablissement leur ont été adressés.

### LE LIVRE DU KOMMANDO DISCIPLINAIRE DU STALAG VB :

« LE TEMPS DES AMERTUMES »  
par Paul Richard (Fr. 50,00)

Ecrire à : Mme Paul RICHARD  
Malaucourt-Seille  
57590 DELME.

Aux habitués voyageurs, nous avons enregistré avec plaisir la venue des personnes suivantes :

— M. et Mme GUINARD Clovis, Chatignac 16480 Brossac.

— M. GATILLE Henri, « Availly » 71220 Saint-Bonnet-de-Joux.

— M. MANIN Philippe, 21, rue Dufour, 71000 Macon... le vétéran : 80 ans ! solide fumeur de pipe et « petit » joueur de belote !

— Mme BURDEAU Jeannette, Le Bourg, 71810 Salornay-sur-Guye.

Je tiens à rappeler l'adresse de la famille MOULEROT, Sainte-Croix, 71470 Montpont-en-Bresse.

Notre point d'attache était l'Hôtel de l'Abordage à Sables d'Or les Pins. Situation idéale, à quelques dizaines de mètres de cette belle plage. Propriétaires sympathiques, service impeccable. Les amateurs des produits de la mer ont été satisfaits tant à l'hôtel qu'aux divers restaurants fréquentés, la palme revenant au restaurant Saint-Yves à Perros-Guirec.

Malgré ce pénible accident, l'ambiance a été bonne et tous espèrent une nouvelle sortie en 88.

Pour terminer je tiens à porter à la connaissance des lecteurs du Lien la charmante lettre de Mme MOULEROT écrite peu après ses opérations.

« Chers Amis du voyage en Bretagne,

J'ai vraiment été désolée de gâcher la fin du voyage par un accident stupide.

Mais j'ai été très sensible à toutes les marques de sympathie que vous m'avez témoignées, ainsi qu'à mon mari.

Je vous remercie infiniment de tous vos coups de téléphone et cartes postales.

J'ajoute une mention spéciale pour notre merveilleux « Loulou ».

Je suis en bonne voie mais ce sera long ; encore merci à tous ».

Le Lien ne manquera pas de vous tenir au courant.

Paul DUCLOUX.  
Juillet 1987.

● La santé de notre ami DUCLOUX n'est guère satisfaisante. Une correspondance du 15 septembre faisait état d'une possible (et grave) opération dans la région de l'œil. Mais son courage est grand.

### COTISATION 1988

Amis, pensez-y vite. Pour vivre, l'Amicale et le Lien ont besoin de votre fidélité, de votre générosité. Ne remettez pas à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui ! MERCI.



Notre ami Fernand GILLES, l'auteur du remarquable livre « Le mont des vaches » publié dans son ouvrage le rapport de l'Homme de confiance de la Cie 1/411 de Ulm, notre ami Eugène METILLON, sur la fin tragique de notre camarade Robert LEFEVRE, né le 27 mars 1914, à Ste-Marie-sur-Semois (Belgique) :

« LEFEVRE était occupé à la firme OTT. Il revenait, le mardi 20 février 1945, vers 16 heures, avec un chargement de bois, en compagnie du chauffeur allemand et d'un employé de la dite firme. Cet employé avait pris place près du chauffeur tandis que notre camarade était assis sur le chargement de la remorque. Le transport roulait sur la route de Günzburg à Ulm, à environ 27 kilomètres de cette dernière ville lorsque, tout-à-coup, il s'immobilisa, les deux Allemands ayant aperçu le danger. Ils descendirent de leur tracteur et, en se sauvant, crièrent à Robert de les suivre. Robert n'en eut pas le temps. L'avion mitraillait. Aussitôt ses compagnons allemands se précipitèrent pour lui porter secours et l'aider à descendre, car le pied droit venait d'être presque sectionné. A ce moment, trois autres avions piquèrent vers le convoi immobilisé, forçant les sauveteurs à abandonner notre compatriote à son sort malheureux. Les rafales passées, Robert gisait dans son sang, méconnaissable, la moitié supérieure de la tête déchi-quetée, le pied droit presque pendant. Pas moins de 12 à 13 balles, dont une en plein cœur, lui avaient traversé le corps. Entre la première et les rafales suivantes, une minute ne s'était pas écoulée.

« La mort fut quasi instantanée. Le camion remorqué jusqu'à la fabrique arriva à la soirée. Le décès fut constaté par l'officier médecin LAUR, accompagné de l'Abbé DERISOUD. Le corps fut gardé au kommando (à l'usine) où une veillée funèbre fut organisée. Le lendemain matin, ses camarades le transportèrent à la morgue du cimetière d'Ulm, où l'enterrement eut lieu le samedi 24 février à 9 heures, précédé d'une messe des morts dite au kommando de l'usine. Le service religieux fut organisé par les deux aumôniers d'Ulm, l'Abbé DERISOUD et le Père VERNOUX ».

## CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix



Quelques brèves nouvelles.

— Une longue lettre de Yolande DROUOT laquelle essaie de surmonter sa grande douleur après le décès de son mari. Tout chez elle lui rappelle le souvenir de notre grand Maurice. Nous comprenons sa détresse et partageons sa peine. Courage, amie.

— Des nouvelles également de notre ami ROBERT, qui semble en bonne forme alors que Claire, sa femme, vient d'avoir de gros ennuis de santé, mais elle est maintenant complètement rétablie. Nous nous en réjouissons et leur adressons nos meilleurs vœux de santé pour la suite ainsi qu'une grosse bise à chacun.

— Pas de coup de fil, ce mois-ci, mais une carte postale de la Côte de Jade — et oui, en Bretagne! — de nos amis FRUGIER Jean et Fernande. Ils ont « la tête à l'ombre et les pieds au soleil » me disent-ils, les heureux veinards. Merci de votre petit mot, les amis.

— J'espère que d'autres cartes postales vont suivre. Les vacances ne sont pas encore terminées. Anciens du 604, vos amis attendent de vos nouvelles.

— Quant aux MARTIN, leurs vacances sont poitevines... et le moral est bon.

Au mois prochain les amis.

Maurice MARTIN.  
Mle 369 - Stalag I B puis X B.

# LA GAZETTE DE HEIDE

## SUR LE CANAL DE TUBIZE

Hier, ou plutôt ce matin, nous étions à Saint-Jean près de Waterloo, Belgique.

Les stukas et l'artillerie ne nous ont pas épargnés et ont causé des ravages dans nos rangs, en hommes et en matériel.

La camionnette de la Compagnie, transportant nos deuxièmes sacs à dos et notre réserve de vivres, a flambé.

Un obus de gros calibre souleva la cuisine roulante et la culbata dans le fossé, tuant du même coup chevaux et cuisinots.

Nous avons reçu l'ordre de repli vers une heure du matin et, après une marche forcée de quinze à vingt kilomètres, nous arrivons, au petit jour, sur les hauteurs de Tubize. Nous devons nous arrêter là et attendre.

La route est réservée en priorité aux Tommies qui, avec leurs jeeps, auto-mitrailleuses et camions descendant à vive allure vers la frontière franco-belge.

Pendant la marche, pris d'un besoin naturel je me tourne contre un arbre et tombe endormi sur le nez.

Je suis réveillé brusquement, vingt minutes après, par l'absence de bruit. La route est vidée de ses voitures et de ses fantassins. Je me relève inquiet et reprends mon chemin, mais complètement désorienté, je pars à contre sens. Je suis arrêté par le sergent d'arrière-garde, ramasseur de trainards et d'éclopés, qui me dit :

— Où vas-tu ? Tu pars à la contre-attaque tout seul ? Puis devant mon ahurissement... Tu ne vois pas que tu te diriges vers les Allemands ? Nous en aurions ri, si nous en avions eu le cœur...

Une camionnette anglaise me prend en stop jusqu'à ma compagnie. Le tommy m'offre de rester avec lui, mais je refuse (peut-être ai-je eu tort ?)

Les hommes, qui n'ont rien mangé depuis 24 heures, marchent comme des ombres dans la nuit, ils n'ont comme repère que la tache plus claire du sac à dos de celui qui les précède, les pieds pataugeant dans l'eau de drainage des fossés. Beaucoup ont enlevé leurs bandes molletières, qui leur serraient par trop les mollets et le bas de leur culotte tombe sur les godillots.

Avant guerre, quand nous n'étions pas satisfaits de leur tenue nous les traitions de « soldats de l'armée de Bourbaki » ! Que dire à présent ?

Mon fusil est grippé par le sable, je ne puis manœuvrer la culasse, elle manque d'huile. J'ai heureusement dans ma musette une petite boîte de sardines dont l'huile fera l'affaire. Je la pique avec la pointe de ma baïonnette et graisse mon fusil, qui remarque à merveille. Je donne la boîte au soldat voisin, qui l'ouvre et avale le contenu, sans pain.

Arrivé à notre destination, le lieutenant MARTY reconstitue la compagnie dont il a pris le commandement, étant resté le seul officier. Notre capitaine a été tué lors de notre premier contact avec l'ennemi, nos sous-lieutenants et aspirants sont morts ou blessés ou prisonniers. Il ne reste qu'un adjudant-chef algérien, quelques sous-officiers indigènes, un autre sergent français et moi.

En attendant les instructions, les hommes s'affalent dans le fossé et s'endorment, comme le veut le règlement qui prescrit « qu'un soldat pour rester frais, s'il ne combat pas, doit dormir ». Cela ne dure pas longtemps car un agent de liaison apporte un pli du bataillon, au commandant de compagnie.

Ordre est donné à la II<sup>e</sup> Compagnie d'envoyer une section tenir un pont sauté sur le canal. Quelques éléments du GRD (1) sont sur place, elle devra les relever. Le reste de la compagnie se tient en réserve sur la hauteur qu'elle doit fortifier. Nous avons à peine l'effectif de deux sections, celle de l'adjudant-chef et celle dont j'ai pris le commandement après la mort du lieutenant Morice (2). Le lieutenant Marty choisit l'adjudant-chef comme chef du commando et moi comme adjoint. Il forme trois groupes de combat avec des chefs de groupe indigènes et les tirailleurs disponibles, puis, en triangle, la base en avant, nous descendons vers notre lieu de mission.

Tout est calme. Pas d'avion dans le ciel, l'artillerie ennemie se tait, on ne voit pas le mouchard. Nous utilisons cependant les couverts, car nous sommes une cible voyante pour un éventuel avion mitrailleur ; mais bientôt c'est en rase campagne que nous devons progresser, et là, à découvert.

Nous trouvons sur notre route un pâté de maisons. Dans la cour nous voyons quelques motos. Nous entendons des cris et des rires. Nous sommes trop loin pour en distinguer la langue. La section se colle au sol et l'adjudant-chef m'envoie, avec quelques hommes,

reconnaître les lieux. J'atterris sans problème avec mes tirailleurs baïonnettes au canon... au milieu d'une popote de gradés français du GRD qui festoyent joyeusement dans une maison bourgeoise avec l'insouciance et le flegme bien connu de ce groupe franc.

Nos baïonnettes les font rire. Ils me glissent dans la musette une bonne bouteille (Dieu sait si les Belges sont connaisseurs en bon vin français).

Je rejoins mon chef, rends compte en lui promettant de partager avec lui mon aubaine et la progression reprend. Arrivés en vue de l'objectif nous sommes accueillis par des rafales d'armes automatiques. C'est en rampant que nous devons prendre place le long des berges face au pont détruit. Par chance nous n'avons pas de dégât.

Le canal est en surélévation. Il est bordé par un fossé de drainage actuellement à sec. Nous postons nos hommes derrière le talus du chemin de hallage, espacés l'un de l'autre de quelques mètres, couchés, les armes face à l'ennemi. Nous avons un tromblon VB « fusil lance grenades » mais le caporal tireur n'en possède que deux, il surveillera les éboulis où peut s'infiltrer un commando.

La garde commence. Nous entendons pétarader au loin les motos du GRD qui s'en vont. Nous organisons un tour de quart entre gradés, la moitié des hommes dorment à leurs emplacements de combat, l'autre guette. Le chef de section prend le premier quart et je m'endors aussitôt.

Je suis réveillé par une détonation et un choc à l'épaule droite. C'est moi qui ai tiré, j'ai rêvé que nous étions attaqués et j'ai appuyé sur la détente de mon fusil. Une volée de balles me répond.

Il y a sous le canal une cave voûtée qui sert à ranger du matériel de voirie, l'agent de liaison, peu courageux s'y terre, on ne peut l'en faire sortir. C'est un jeune pas encore aguerri.

La monotonie de la garde est soudainement interrompue par une chasse à l'homme. Le terrain devant nous est parsemé de petit buissons, de l'un d'eux un Allemand, sans doute un agent de liaison, s'élanche et traverse notre secteur de tir par bonds, de couvert en couvert. Au commandement « feu à volonté » les tirailleurs en riant, le tirent comme un lapin. Ils ne le touchent pas et l'homme termine sa progression derrière un bouquet d'aubépine. On ne l'en voit pas ressortir, est-il blessé, tué, ou est-il simplement arrivé à sa destination ?

Des éclats de voix gutturaux se font entendre... cela semble venir de notre droite, de ce côté-ci du canal. Est-ce l'ennemi qui s'est infiltré ? Mais non, après vérification, c'est tout simplement le deuxième classe Heine, un Lorrain bilingue et tireur au fusil-mitrailleur, qui invite son vis-à-vis « chleu » à venir lécher son c... — Arsch lecken — et qui se fait répondre en la langue « verte » de Berlin, par d'autres noms d'oiseaux, le tout ponctué de rafales tirées de part et d'autre. Nous lui intimons l'ordre de cesser son manège pour économiser les munitions, et le déplaçons car son FM a été certainement repéré.

Puis c'est l'enfer. Ça claque de partout ; l'artillerie d'en face se déclenche ; c'est du 78 autrichien, aussi mauvais que nos 75. Nous sommes heureusement protégés par le fossé, de plus le tir est mal ajusté car, étant trop près des leurs, les artilleurs ennemis risquent d'atteindre leurs avant-postes. Un commando allemand tente une percée sur notre gauche, mais il se casse les dents.

Cela se calme avec la nuit, heureusement car nous n'avons presque plus de cartouches.

Un ordre de repli vient vers 23 heures, nous commençons à y être habitués... c'est rageant de laisser à l'ennemi un point d'appui que nous avons eu du mal à tenir. Par chance les pertes sont minimes, quelques blessés légers, dont notre agent de liaison qui reçut une balle dans la main en quittant sa cave.

Nous rejoignons la compagnie et reprenons le chemin de la retraite, encore un peu plus fatigués et démoralisés.

Aucune nouvelle ne filtrait. Nous ignorions que les Allemands avaient passé le Rhin et qu'ils étaient derrière nous.

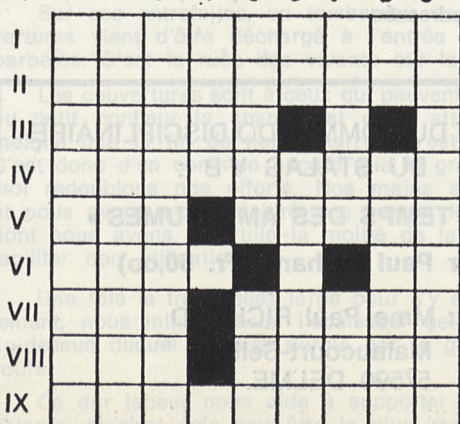
Je ne puis dire avec précision la date de cette mission, je la situe autour des 17, 18 ou 19 mai 1940.

(1) Groupe de Reconnaissance Divisionnaire, en motos.  
(2) L'adjudant-chef Morice aurait été nommé S-L début mai et n'a pas eu connaissance de sa nomination avant sa mort survenue le 15 mai.

Jean AYMONTIN - 27641 X B.

## Mots croisés n° 434 par Robert VERBA

1 2 3 4 5 6 7 8 9



HORIZONTALEMENT :

I. - Quand elles sont sourdes, il serait pardonnaible de les prendre pour des vessies. — II. - Son trésor s'appelle l'ouïe. — III. - Important vraiment ! — IV. - Sauts précédés d'un plié, exécutés grâce à un appel des deux pieds. — V. - Poisson d'eau douce. — Pièce de végétaux entrelacés sur laquelle on aime bien marcher ou s'étendre. — VI. - N'est pas à poil. — Axe de la Cyme. — VII. - Ancienne ville d'Arménie, capitale de la dynastie des Bayratides (X-XI<sup>e</sup> siècle). — Assassinat. — VIII. - Fin de messe. — Il est drôle, gaillard et souvent précédé de gai ! — IX. - Celui des mains est signe de bonne entente quand il est franc.

VERTICALEMENT :

1. - Dépouillais complètement. — 2. - Pas drôle pour la baignole quand le terrain l'est. — 3. - Donne un fruit comestible riche en huile. — 4. - Occis. — 5. - Caca. — Les documents précieux sont gardés sous « elle ». — 6. - Note. — Carbonate de sodium ayant surtout servi pour conserver les momies. — 7. - Nuancent. — Ancienne fureur. — 8. - Du verbe être. — Mot que l'on considère comme donnant l'origine d'un terme. — 9. - Raisonnablement.

# COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA.

Merci à Mme **FRANCOIS Paul**, 48, rue du Canal, Bauzemont, 54370 Einville, qui a la gentillesse de nous envoyer un chèque pour notre C.S. en souvenir de son mari décédé le 16 février 1985, et en même temps, en souvenir de notre grand ami l'Abbé **Armand PERRY** décédé le 28 janvier 1986. Nous étions tous très liés, de même qu'avec René FEVE, d'Epinal.

Nos meilleurs souhaits de rétablissement à l'épouse de notre ami **H. FORMET**, 55190 Void, ancien du Waldorf, près de Reutlingen-Tubingen.

Bienvenue à notre nouvel adhérent **MERGER**, 7, rue du Cornier, 54350 Champigneulle.

Nous adressons nos remerciements à nos amis ci-dessous pour leur constance envers notre Amicale et leurs dons à notre C.S.

— **LE HEURTE Roger**, Mercin-en-Vaux 02200 Soissons.

— **GUIGNES**, 55, rue des Augustins, 46000 Cahors.

— **LA BERENNE Pierre**, Bd de la Libération, 33100 Condom.

— **BELIN Adrien**, Linazay, 86400 Civray, avec l'espoir lorsqu'il lira ces lignes que sa chère épouse soit complètement rétablie.

— **Abbé FORESTIER Jean**, La Paqueraie, Verne d'Anjou, 49220 Le Lion d'Angers.

— **BOYER CHAMMARD Pierre**, 39, rue Gabriel Péri, 92120 Montrouge.

— **SCAGLIA Joseph**, Canale di Verde, 20230 San Nicolao.

— **COLLOT Marius**, Naives en Bois, 55190 Void-Vacon.

Une carte d'U.R.S.S. venant de notre ami **Roger VIDAL**, B.P. 167, 80300 Graulhet, en séjour de vacances nous a fait bien plaisir.

Notre ami **Ch. VAUGIEN**, de Chaumont, ne nous oublie pas non plus en nous envoyant son meilleur souvenir de la Bergerie, sur la Côte d'Azur.

Ainsi que nos amis **Armand et Jane ISTA** en vacances à Saint-Palais-sur-Mer.

Notre ami **Bernard ADAM** a adressé à notre rédacteur en chef une carte de vacances de... Normandie, représentant une typique maison fleurie avec, dans un cartouche, l'inscription « Au Pays du Fromage » et, la jouxtant, deux pieds, les doigts en éventail ! L'humour (?) du dessin se trouve heureusement compensé par la gentillesse des propos de l'ami Bernard !

Egalement à l'intention de J. T. une carte de l'ami **BROT**. Son écriture de plus en plus « pattes de mouche » a donné mal aux cheveux au préposé local à la distribution ! Mais quel papetier procure donc à Michel de si... fines plumes ?

◆ BIENVENUE à de nouveaux lecteurs du Lien, onze au total, procurés par notre ami l'Abbé Clément FORESTIER, de Marvejols (Lozère) :

**BOULANGER Joseph**, **BAIRIN-DEBROUX Jean**, **DUMOULIN Albert**, **LABAYE Henri**, **MOREAU Emile**, **PROESMANS Albert**, **WALLEM Oscar**, **PETITJEAN Paul**, **DION René**, tous Belges, et **GOOVAERTS Jean-Marie**, **KIEFFER Julien**, Français.

Nous souhaitons qu'en 1988 ces onze anciens P.G. deviennent des adhérents à part entière de notre Amicale ! Et bravo à leur « parrain » lozérien.

◆ Des cartes postales de bonnes vacances de :

— **PIFFAULT Georges et Odette** (chez nos cousins du Québec).

— **SAUVAGE Marie-Thérèse**, en cure à Aix-les-Bains.

— **DARCHIS**, notre porte-drapeau, un fidèle de la Corse.

— **PONROY Pierre, Suzanne et Thierry**, fidèles de la Riviera, ont déniché... à Saint-Paul de Vence, la « Colombe d'Or » le célèbre restaurant où tenir nos agapes amicalistes quand nous serons retirés « des affaires » et que nous roulerons sur... l'or.

— **GEHIN Mimile et Paulette**, au pays d'Armagnac.

— **MOURIER, CHAPLAIN, HOCHIN**, et leurs épouses... au Mont Saint-Michel.

— **FERRI Antoine**, Le Vésinet : bien reçu ta cotisation. Ton retard est volontiers excusé étant donné les circonstances. Tu as toute notre amitié et nos vœux de rétablissement complet. Non, Jean LAFON n'était pas inscrit à l'Amicale.

— **DESSARD J.**, de Caluire : bien reçu ton chèque de cotisation. Merci pour le surplus.

— **GROS Eric**, lui, parcourt les sites préhistoriques des vallées du Périgord... à la recherche de ses ancêtres.

— **BRION Jacques**, en visite d'amitié à Tuttlingen. « Ville prospère en plein développement ». Fait part de son souvenir « aux anciens de la tannerie (qui a disparu) et aux dévoués du Bureau et de la Rédaction du Lien ». Merci, l'Abbé.

— **VERBA et Mme**, de leur résidence secondaire à Arcachon, une carte « gag », SALUT LA JEUNESSE ! L'humoriste bien connu ayant abandonné son boulot habituel à son rédac' en chef ! passe son temps à regarder les belles de plage, à tenir table ouverte « Villa Lydia » — les délices de Capoue — il ne vous oublie pas pour autant et vous assure de son meilleur souvenir. Quand vous lirez ces lignes, il aura rejoint son poste...

— **FRANC Jules**, le toulousain devenu breton, s'acclimate tout doucement. Envoie ses amitiés à tous. Merci, cher ami, j'espère que tu es maintenant à peu près remis de ta chute : tu n'as plus 20 ans, alors gare au vertige quand tu grimpes à l'échelle !

— **EVRRARD Marius**, de Chatenay-le-Royal, 71880, une vue de ... Moscou : « J'ai voulu refaire un peu du périple de 1945, et dans ce voyage, j'ai une pensée pour vous tous, les vieux amicalistes toujours si dévoués ». De Nuremberg à Léningrad et Helsinki, retour par la Forêt Noire, quel périple !

— **COLLIN Roger**, du Centre de relaxation de Combloux (Haute-Savoie) : « sincères amitiés à tous les amis de la rue de Londres et à tous les anciens des stalags V.B. - X.A. B. C ». Merci à toi et bonne santé.

— X... (Signature illisible d'un Auvergnat ?), « mon bon souvenir ensoleillé de Saint-Tropez ».

— **DURAND Pierre**, notre fidèle ami mussipontain, est parti au pays d'Alsace retrouver, après un demi-siècle, ses copains de régiment ! J'imagine qu'ils ont dû faire un peu les zouaves, ces lurons aux cheveux blancs...

## MARIAGE

Monsieur et Madame **René PARIS** ont l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle **Claude PARIS**, leur fille, avec le Docteur **Bernard BARRAS**.

Nos félicitations et nos vœux aux nouveaux époux et à leurs parents.

## CARNET NOIR

C'est avec une bien profonde tristesse que nous venons d'apprendre la mort de notre ami **COUTURE**, de Laa-Mondrans, 64300 Orthez.

A sa veuve, à sa famille et à tous ses amis nous adressons nos plus vives condoléances.

Mme veuve **LANGONET**, 88170 Chatenois, nous fait part de la même triste nouvelle au sujet de notre vieil ami **LANGONET**.

Nous partageons sa douleur et sommes de tout cœur avec elle.

L'Abbé **H. PORCHERET**, 44270 Machecoul, nous fait part du décès de « l'Abbé Joseph LEFEUVRE, ancien prisonnier au stalag X.B, le 14 mars dernier à Saint-Rieul, son pays natal (...) Ceux qui l'ont connu garderont de lui le souvenir d'un ami discret et fidèle ».

Que les parents, les amis et les confrères de Joseph LEFEUVRE sachent notre participation à leur peine et à leur deuil.

Lucien **SIDOBRE**, de Riols 34220 Saint-Pons, est décédé le 2 août 1987

et

Gabriel **FLIPEAU**, 31, Bd Jacques Monod, 06110 Le Cannet Rocheville, le 5 août 1987.

L'Amicale présente ses très sincères condoléances aux familles de ces deux camarades et les assure de sa sympathie.

**PONTANA Antoine**, 9, rue de la Croix, Marseille, nous fait part du décès de son épouse, survenu le 14 juillet 1987, après une vie commune de 42 années. Cher camarade, tes amis de l'Amicale sont avec toi de tout cœur et t'assurent de leur sympathie en cette circonstance.

L'ami **Jacques BRION** nous communique la notice suivante, que nous publions volontiers.

Ceux qui sont passés par le **Kommando Mauser à Oberndorf** (stalag V.B) ou le kommando Aesculap à **Tuttlingen** n'ont sans doute pas oublié **Jean LEMOINE**. Il vient de mourir à 75 ans, le 7 septembre. Ses obsèques, célébrées dans la petite église rurale de Chennevières (Val de Marne) ont réuni plusieurs centaines de personnes — je risque le mot « amis » — y compris ministres, préfets et autres personnalités.

**Jean LEMOINE** était un homme hors du commun, pour employer une expression qu'il n'aurait pas admise, car à ses yeux tout être humain était hors du commun.

Obligé de commencer sa vie professionnelle à 16 ans, par suite de la mort de son père, il entra à l'Office Public des H.L.M. Il y fit toute sa carrière, finissant P.D.G. des H.L.M. de la région parisienne et présent dans tous les organismes régissant l'habitat collectif.

Officier de la Légion d'Honneur, commandeur de l'Ordre du Mérite, docteur en urbanisme, les fonctions officielles qu'il exerçait et les hautes relations qu'elles lui permettaient furent vécues par lui, tout au long de sa vie, comme le moyen qui lui était donné de servir ses compatriotes, et d'améliorer leurs conditions de vie. L'idée de jouer au personnage lui était totalement étrangère. Un trait : il faisait partie du Comité Directeur d'« Aide à toute détresse » et y travaillait effectivement. Homme d'action, il était aussi — et peut-être d'abord — un homme de réflexion. Les notes qu'il a laissées — et dont peut-être, avec l'autorisation de la famille, Le Lien pourrait publier des extraits — sont des analyses très lucides et aiguës des problèmes de notre temps, des réflexions sur l'action, sur la foi chrétienne.

Je regrette qu'il n'ait pas fait partie de notre Amicale ; il y aurait sûrement apporté quelque chose. Mais c'était un homme d'une activité dévorante. Il était aussi un ami simple et fidèle, plein d'humour, ayant une connaissance étendue des milieux politiques, mais sans l'ombre d'esprit partisan. Je ne l'ai jamais entendu dire du mal de qui que ce soit, célèbre ou obscur.

Il laisse une épouse, un fils, une fille et cinq petits-enfants.

— — —

## CORRESPONDANCES DIVERSES

### • Sur le numéro d'été :

De **J. WEBER** (Pont-à-Mousson) :

« ...J'ai lu et relu l'odyssée de Villemin, j'ai retenu de ce récit sa grande **honnêteté** dans la relation des combats, et l'évocation fort élogieuse de sa réception par les prisonniers de 40. Je ne doute pas que bien des amis de l'Amicale lui témoignent leur sympathie directement ou par la voie du journal... »

De **Max PINLON** (La Teste de Buch) :

« ...Je trouve en effet curieuse la rencontre, dans le rappel du souvenir du Dr Michaud, entre le jeune combattant de 1944, captif au X.A, et moi. Le Destin, dans ses caprices, sait parfois servir les justes causes. Et je suis persuadé qu'après la lecture de ce numéro du « Lien », d'autres camarades, qui passeront au Lazarett de Schleswig, auront à cœur de témoigner auprès de l'Amicale de leur reconnaissance pour les soins reçus du Dr Michaud (...) »

De **R. QUINTON** (Garches) :

« ...Ce petit soldat qui fit « une si courte guerre » est bien sympathique, j'espère que les lecteurs applaudiront, le cœur ému ? Remerciements d'avoir publié cela, qui change du banal et du quotidien ».

De **Jean AYMONIN** (Saint-Aubin, 39410) :

« ...J'ai bien aimé le récit de ce combattant de la 1<sup>re</sup> Armée qui se retrouva, blessé, au X.A. Sans doute parce qu'il était le stalag le plus au Nord de l'Allemagne ».

De **Henri PERRON** (Deuil-la-Barre, 95170) :

« Bien sûr, j'ai lu avec attention « L'Odyssée d'un jeune Marsouin : Une si courte guerre » et ce récit m'a intensément passionné. C'est une vraie « première » que tu as réservée à notre sympathique Lien. J'ai trouvé dans

l'aventure du jeune vosgien celle qui avait été réservée en 1940 au renfort qui nous avait été envoyé par le G.O.G. à Saint-Mihiel, le 15 juin. Une vraie Cour des Miracles : des auxiliaires, des réformés, des gars qui n'avaient jamais touché un fusil de leur vie, sans uniformes, il fallut leur donner nos treillis pour qu'ils aient l'air de soldats... et le lendemain ils étaient faits prisonniers ! Pour eux aussi c'était « Une si courte guerre » ! A 4 ans de distance, la mentalité de nos « Supérieurs » n'avait point changé ! Le récit de Villemin (beaucoup de Villemin dans les Vosges) est très instructif. Il prouve tout simplement qu'un soldat est bon à faire la guerre au bout de 15 jours d'instruction, alors que nos vieilles « culottes de peau », ou nos stratèges du Café du Commerce, demandent avec insistance le service militaire à 18 mois. Pourquoi faire Grands Dieux ?

Avec un tel récit les lecteurs du Lien sont comblés et je ne pense pas qu'il y ait une seule note discordante parmi eux. Bravo ! »

Du Docteur **Pierre MICHAUD** :

« J'ai été très touché de votre gentille et trop élogieuse lettre. Je m'y attendais un peu, ayant été récemment en relation avec mon ancien opéré — et surtout ami — Martial Villemin. Celui-ci, parmi tant d'autres, l'un des plus marquants « pensionnaires » du Lazarett II. En tout cas, par la date de son hospitalisation et par les circonstances de sa blessure, il a été (avec, en même temps, nombre de blessés des troupes américaines) l'annonciateur de la fin proche de cette terrible guerre et de cette effroyable période de notre histoire. (...) Après tant d'années votre lettre me remet tous ces souvenirs en mémoire. Agréables ou pénibles, je vous remercie de les avoir ravivés (...) »

Retrouver plus de quarante ans après un toubib des barbelés aussi justement notoire que le Docteur Michaud et un P.G. qui devient le benjamin de l'Amicale, M. Villemin, nous est une joie que nous ne dissimulerons pas. Nous reviendrons sûrement là-dessus ici-même, car l'histoire de la captivité est longue à écrire et il reste encore beaucoup à apprendre.

Comme beaucoup d'entre vous, que vous l'avez écrit au non, j'ai apprécié le récit de Villemin, tout de simplicité dans l'expression et de vérité dans la relation des événements qui ont constitué sa courte guerre de jeune « Marsouin », combats et captivité ensemble. Ni fantasma ni glorieuse dans son aventure, mais, en dépit de l'âge, quelque intelligence et du courage, ce qui n'exclut pas la peur au ventre. — La situation, une fois au moins, s'y était bien prêtée...

L'accueil que lui réservèrent les anciens de 40 ne pouvait être que celui-là : une manifestation quasi-naturelle de fraternité et de solidarité envers un jeune soldat venu de France, blessé, et prisonnier comme eux, dont la présence soudaine apparaissait comme le signe avant-coureur d'une libération si longuement espérée. Le chemin de la liberté s'ouvrait doucement, l'espoir soudain leur venait en la personne de ce « bleu » qui se tenait là devant eux !

J. Terraubella.

## Le coin du souzize

par Robert VERBA



### LE PORTRAIT

Le jour même où il aperçut les soldats alliés, Jean-François décida de ne pas rester un instant de plus dans ce kommando où il avait beaucoup souffert pendant cinq années. Il s'empara d'un vélo et résolut de rentrer chez lui ainsi.

Très énervé, pendant des kilomètres et des kilomètres il appuyait sur les pédales, essayant de prendre le plus possible de raccourcis. Le lendemain soir, complètement crevé, il fut pris sous un déluge de pluie. N'en pouvant plus il entrevit au loin une baraque occupée par un couple de petits vieux près desquels il trouva non seulement refuge, mais de quoi se restaurer abondamment. La pluie continuant de tomber, ils lui proposèrent de passer la nuit sous leur toit. Jean-François accepta avec joie et passa une nuit merveilleuse enveloppé de draps blancs et couvert d'un édredon en plumes.

Le lendemain matin le beau temps était revenu. Après un copieux petit déjeuner il quitta ces braves gens, les remerciant chaleureusement et se promettant de ne jamais les oublier.

Quelque temps plus tard, après des retrouvailles émouvantes avec sa famille, il repensa à ce couple qui l'avait tant réconforté et résolu de lui envoyer un souvenir.

Il découvrit un très beau miroir et l'expédia à ses hôtes providentiels.

Le colis arriva à bon port apporté par le facteur. En l'absence de son épouse le vieil homme ouvrit le paquet, sortit le miroir et le regardant s'écria :

— C'est pas possible ! Le portrait de papa ! D'où sort-il ? Mais c'est incroyable ! Enfin, il est là, ne cherchons pas à comprendre... Il faut que je te cache, car tu te rappelles papa, ma femme, elle ne t'aimait pas beaucoup... et je ne voudrais pas lui faire de la peine.

Et il monta le miroir au grenier. A partir de ce moment, tous les jours, il grimpa tout là-haut pour fixer le miroir, croyant y voir le portrait de son père !

La vieille finit par s'apercevoir du manège et, intriguée, monta un jour en cachette au grenier.

— Que peut-il bien chercher ici tous les jours ?

Elle fouilla partout et finit par découvrir le miroir. Ouvrant de grands yeux, elle le regarda et murmura :

— Mon Dieu, le portrait d'une femme ! Ah le coquin ! A son âge ! Enfin, il ne faut pas trop lui en vouloir ! Elle est tellement vieille et moche !

## LECTURE

A Clément FORESTIER  
et  
à quelques autres

# Les soldats de 40 dans la première Bataille de Normandie

de R.G. NOBECOURT

La première page de ce très beau livre de guerre porte en exergue :

«...les souvenirs sombres de 1940 ont été ensevelis dans les mémoires, pêle-mêle avec les jugements hâtifs, les légendes... Ils reviennent hanter les esprits comme les fantômes inquiets de trépassés, inapaisés » (A. L.).

« C'est une telle hantise, ainsi exprimée par un rescapé, qui obsédait l'auteur de ce livre. L'Histoire, on le sait, choisit ses morts et elle n'a que l'embarras du choix. Mais ne méconnaît-elle pas avec quelque injustice les morts de 1940 et n'a-t-elle pas ignoré particulièrement les soldats qui sont tombés aux premiers jours de juin, en défendant la Normandie ? » (...)



Le général Rommel se fait présenter les généraux français et anglais prisonniers après la prise de Saint-Valéry-en-Caux.

Assurément, le titre même de l'ouvrage en surprendra plus d'un, pour qui la « bataille de Normandie » ne peut que rappeler le débarquement anglo-américain du 6 juin 1944. Popularisé par le livre et le film, le jour le plus long est d'autant mieux resté dans les mémoires qu'il annonçait le commencement de la fin de la longue épreuve initiée quatre ans plus tôt par la défaite franco-anglaise de 1940. Bien qu'il y ait quelque injustice à cela, les peuples ne reconnaissent que les victoires, peut-être parce qu'elles les grandissent à leurs propres yeux. Pour réels qu'ils aient été, les combats perdus sont toujours rejetés de la mémoire et voués à l'oubli.

Mais c'est à l'historien, le moment venu, de dire les choses et d'établir les faits, non comme on voudrait qu'ils fussent, mais dans leur réalité, une démarche intellectuelle que le tumulte des passions contrarie très souvent et que l'on est heureux de saluer quand elle appert aussi évidente que dans ce livre, dont l'intention est de «...ranimer, en leur rendant hommage, tous ceux, quels que soient leurs grades et leurs armes, qui ont disputé à l'envahisseur le franchissement de la Bresle, telle agglomération du Pays de Caux, tel chemin creux dans la forêt rouennaise, telle rivière de l'Eure, du Pays d'Ouche et même encore tel carrefour du Cotentin... »

Après les Flandres et Dunkerque, la ligne Maginot et les Vosges, voici la Seine, illustration supplémentaire si besoin était que « la bataille de France » ne fut pas la « promenade » ennemie que l'on avait si complaisamment accréditée ici et là. Ce livre le fait bien voir, comme d'autres avant lui pour d'autres lieux.

C'est sur la Bresle, fossé naturel aussi ancien que la terre, où coule une rivière longue de cinquante-quatre kilomètres, que les soldats de 40 vont défendre la Normandie — « prolonger le front vers l'Ouest afin de couvrir Paris et d'amener au sud d'Amiens les forces nécessaires à une opération au-delà de la Somme », telle était la directive n° 12

du démissionné Gamelin au général Georges... L'ennemi sut y parer —. Les opérations vont durer du 5 au 19 juin, deux longues semaines de combats pour freiner les blindés de Guderian dans leur course vers l'extrême du continent, en passant par Rouen, Le Havre, Caen et Cherbourg — jours de vie et de mort dans la torpeur de l'été commençant.

Négligeant volontairement les niveaux élevés du commandement et les dissensions opérationnelles franco-anglaises, Nobécourt décide de se tenir au plus près des exécutants, là où se fait la guerre, dans les bosquets, les taillis, les chemins du bocage, les maisons où les hommes ont peur, meurent ou vivent, au gré du destin : Bezancourt, Rothois, Le Liger, les ponts d'Elbeuf, les Andelys, Rouen, Saint-Valéry-en-Caux, Veules-les-Roses, etc., mille lieux d'accrochage où le courage partout supplée à l'infériorité, numérique et technique. On se fusille à dix pas, on tire jusqu'à la blessure et la mort. On fuit aussi, lâchement, comme dans toutes les guerres, on se dérobe et on se terre... pour sauver sa peau (mais son âme ?).

Certes « l'Histoire n'a que faire de ce plat du jour qui surnage dans la mémoire de l'« ancien combattant », c'est de la toute petite histoire mais ce menu précisément du 8 juin 1940 reste une date pour lui ».

De cette « petite histoire », un capitaine sur le terrain écrit : « Tout a craqué. J'ai fait Verdun, c'est pire... il n'y a plus qu'à former le carré et qu'à lutter jusqu'au bout. Je reste ici ».

On reste et on se bat, on charge à la baïonnette pour se dégager !

« Lorsqu'on apprend soit par la bouche d'un soldat, soit par une lecture quelconque que des hommes sont montés à l'assaut à la baïonnette, comprend-on bien la signification de ces quatre mots ? Nous le demandons de toute notre force ; nous le demandons parce que nous sommes persuadés que l'on ne saisis pas tout ce qu'il y a de poignant et de formidable dans cette formule consacrée. Nous le demandons au nom de tous ceux qui tombent à chaque minute. Les mots tragiques sont devenus courants, familiers... (...) Pour un peu on s'étonnerait que nous ne nous servions pas plus souvent de cette arme. L'évolution de la guerre est une autre cause de cette ignorance et de cet irrespect (...) Imaginez-vous ce que peut être un assaut à l'arme blanche ? Représentez-vous ces aciers fins et blancs au bout des fusils tenus par des mains crispées. Et dites-vous que ce combat est ce qu'on peut demander de plus terrible à nos pauvres corps faibles, tremblants, mortels ».

(Le Périscope, journal de tranchée, (1917), cité par S. Audoin-Rouzeau in « Les Combattants des tranchées, 14-18. Edit. A. Colin, 1986).

On est épuisé, on a faim, on a peur aussi ! On marche à pied, barda au dos, « eux » sont amenés en camion, frais et dispos, renouvelés, rugissants... Ce n'est pas la valeur des hommes qui est en cause dans ce combat, mais la disparité des moyens. Les stèles érigées à la croisée de quelques chemins de terre, ou sur les places, disent la grandeur et la vérité des sacrifices consentis par les franco-anglais en ce terrible été.



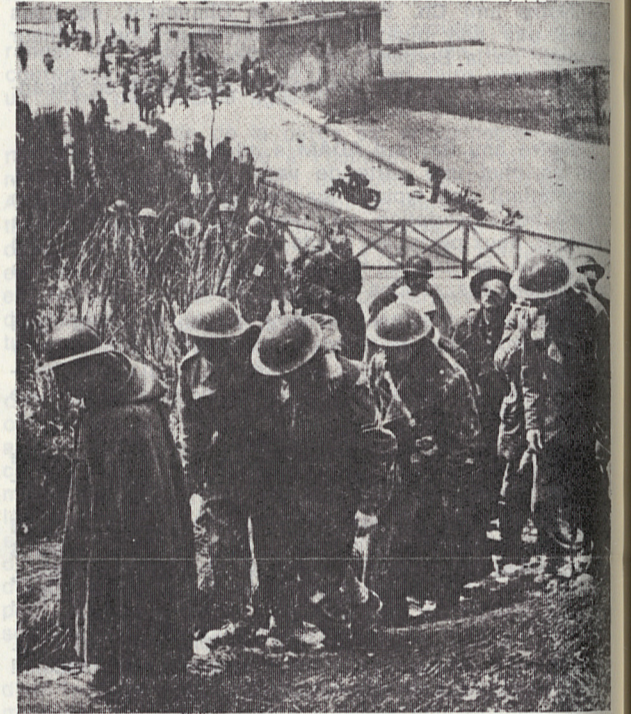
Quelques soldats français sur le bateau où ils ont pu embarquer à Veules-les-Roses.

Des pages entières de faits et de gestes, d'exploits individuels ou de groupe, des noms de lieux et des noms d'hommes, des dates et des croix, des photographies émouvantes font de ce livre un mémorial de grandeur et de reconnaissance, mais aussi de tristesse.

Quelque opinion que l'on ait de la guerre elle-même, et les jugements ne manquent pas, elle n'en exige pas moins, dans les sacrifices parfois inutiles qu'elle entraîne, comme dans les comportements qui la suivent, la solidarité totale des diverses composantes de la nation autour de ses soldats, des édiles locaux au plus humble des citoyens, du plus honoré au plus méconnu, la « mobilisation générale » étant celle de tous et de chacun.

La guerre, remarque justement Nobécourt, c'est le temps des « occasions éprouvantes où se révèle l'authenticité du courage et la qualité des cœurs, où la conscience se décarne brusquement et où la véritable nature morale apparaît devant les obligations exceptionnelles. Quand, au devoir envers soi-même et envers les siens, s'ajoutent un rigoureux devoir d'état, une obligation de service et d'exemple, la fonction ou le mandat prennent en de telles conjonctures tout leur sens, tout leur poids de charge. Les plus enrhumés et les plus farauds ne sont pas toujours les moins prompts à s'y dérober ».

La guerre, c'est aussi le temps où, dans les villes que le malheur submerge, la lie remonte au jour, se coule dans les rues et sur les places, prête à tout, versatile, portée par son seul instinct, amoral et perverse, confondant sans vergogne ennemis et amis, mêlant les uniformes au gré de ses fantasmes ou de son inconscience.



Ceux qui n'ont pu embarquer sur la plage de Veules-les-Roses prennent le chemin de la captivité.

«...Et c'allait être toute la journée le défilé des fantassins dont les chants rythmaient le pas lourd des blindés, des voitures bâchées, des camions dont les occupants agitaient des drapeaux blancs et jetaient des bananes à ceux des habitants qui les regardaient passer, alors que d'autres, plus accueillants encore, fraternisaient déjà dans les bistros. Les mêmes, et d'autres sans doute — dans quatre ans — regarderaient passer en les applaudissant d'autres soldats qui leur jetteront du chocolat et des cigarettes blondes. La bataille de Caen cette fois, et à quel prix de vies et de ruines, aura eu lieu ».

Le livre de R.G. Nobécourt est un livre de rigueur et de justice, un livre d'histoire. Rigueur dans la recherche des sources d'information et dans l'exposé des événements qu'il décrit, justice dans le souci qu'il a de rendre à chacun son dû dans une matière, l'histoire, toujours prompte à la sélection et aux choix partisans. Au côté des ouvrages déjà parus sur Lille, Dunkerque, la ligne Maginot, les Vosges, la recension de Nobécourt couvre de façon magistrale un autre important secteur de la « bataille de France ». Laisée au jugement de la postérité, cette entreprise éditoriale d'ensemble représentera une contribution essentielle à la connaissance de la première phase de la guerre sur le front Ouest, et des soldats qui y furent engagés — ce qui n'est pas son moindre mérite.

J. TERRAUBELLA.

P. S. - Le livre est en vente aux Editions BERTOUT, rue Gutenberg, 76810, Luneray. Les photos sont reproduites ici avec l'autorisation de l'éditeur que nous remercions.

## COTISATION 1988

Amis, pensez-y vite. Pour vivre, l'Amicale et le Lien ont besoin de votre fidélité, de votre générosité. Ne remettez pas à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui ! MERCI.

## SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 434

### HORIZONTALEMENT :

I. - Lanternes. — II. - Ecouteuse. — III. - Scier. — IV. - Sissonnés. — V. - Ide. - Natte. — VI. - Vêtu. - Ym. — VII. - Ani. - Crime. — VIII. - Ite. - Luron. — IX. - Serrement.

### VERTICALEMENT :

1. - Lessivais. — 2. - Accidenté. — 3. - Noisetier. — 4. - Tués. — 5. - Etron. - Clé. — 6. - Ré. - Natrum. — 7. - Nuent. - Ire. — 8. - Es. - Etymon. — 9. - Sensément.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 4<sup>e</sup> trimestre 1987

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal

Le Gérant : LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE